

du paulin à tout-va

Le designer français est célébré à Miami où Vuitton redonne vie à des pièces phares des années 70, et à Paris où le centre Georges-Pompidou lui consacra une rétrospective à partir du mois d'octobre.

Texte Anne-France Berthelon

Voilà au moins une certitude : 2015 s'annonce d'ores et déjà comme une « année Paulin ». Regroupés sous le titre « Playing With Shapes » (jeu de formes, en VF), dix-huit prototypes du projet *Residential Program* que le designer français Pierre Paulin (1927-2009) avait conçu pour la firme américaine Herman Miller en 1972 et qui n'avaient jamais été réalisés, ont été fabriqués et mis en vente par Louis Vuitton à Miami début décembre, en off de la foire Art Basel Design à Miami.

« La totalité des pièces a trouvé acquéreur durant l'exposition de Miami et la plupart resteront sur le sol américain », précise-t-on chez Louis Vuitton. Une belle opération pour la marque au monogramme qui renforce ainsi habilement son image de chevalier blanc des causes perdues du design, initiée l'an dernier avec la Maison au bord de l'eau de Charlotte Perriand.

Par ailleurs, à partir du 21 octobre et jusqu'au 12 janvier 2016, le centre Pompidou consacra une exposition à ce designer qui a révolutionné aussi bien les intérieurs des *baby boomers* avec ses sièges en mousse housée de textile stretch, que les appartements de l'Élysée. Et qui a réussi un doublé historique : faire entrer la modernité la plus expérimentale dans les appartements privés d'un président de droite (Georges Pompidou) et recomposer le passé pour le bureau d'un président de gauche (François Mitterrand).

En attendant une probable édition limitée par Paulin, Paulin, Paulin⁽¹⁾ du *Tapis-Siège* (ovni mi-structuré, mi-informel si emblématique du mode de vie des années 70, l'un des *guest stars* de « Playing With Shapes ») Ligne Roset

vient d'ouvrir le bal des rééditions 2015 au salon Maison et Objet fin janvier. Seconde vie annoncée donc pour la banquette *Daybed*, le *Secrétaire mural* (1953), le canapé et le fauteuil *Andy* (1962) ou encore l'étagère *Fil* (1972).

La marque française pilotée par le bouillonnant Michel Roset n'est pas l'éditeur historique de Paulin. C'est la société hollandaise Artifort qui fabriqua dès le début des années 60 l'iconique fauteuil *Mushroom* et commercialise toujours aujourd'hui une vingtaine de sièges cultes comme *Tongue* ou *Ribbon* qui font, depuis longtemps déjà, partie des collections du MoMa, du Victoria and Albert Museum ou du centre Pompidou. Mais Ligne Roset n'en a pas moins démocratisé, en 2008, le fauteuil *Pumpkin* et le canapé *Élysée* (1971) qui sont ainsi passés des ors présidentiels au salon de monsieur et madame Tout-le-Monde (ou presque). Idem pour la société italienne Magis, qui produit l'étagère modulable nommée, elle aussi, *Élysée*.

Pierre Paulin a toujours considéré que le designer était le maillon d'une chaîne, et non un artiste. Catalogué malgré lui « designer du pouvoir » à la suite de son premier chantier élyséen, puis arrêté net dans son rêve de collaboration avec la marque américaine Herman Miller en raison de l'abandon du projet *Residential Program* [lire l'interview, page suivante], il choisit alors de se tourner vers le design industriel au sein de l'agence Adsa, cofondée en 1975 avec Maïa Wodzislawska et le sociologue Marc Lebaillly. Pendant vingt ans, Paulin dessinera pour Adsa aussi bien des fauteuils de jardin en plastique et des meubles de salle de bain pour Allibert, que des fers à repasser et des rasoirs pour Calor. Ce qui, paradoxe là encore, le fera certes entrer dans le quotidien des Français, mais sans que son nom leur ►

Bibliothèque U,
1970, éditée pour
le projet *Playing
With Shapes*,
Pierre Paulin Louis
Vuitton-Design, Miami.

LOUIS VUITTON © JULIEN OPPENHEIM

devienne familier. Ultime virage dans les années 80 avec le bureau de François Mitterrand, et surtout la table *Cathédrale* (1981), à des années-lumière des rondeurs pré-pop qui ont fait sa réputation. Il faut sans doute y lire une modernité toujours un peu trop en avance – une posture récurrente chez lui – puisque le pied de table en origami d'aluminium laqué ne manque pas d'évoquer les géométries facettées des objets imprimés aujourd'hui en 3D.

Un jour dans l'édition limitée, un autre dans la production en série, un regard prospectif parfois en jet lag stylistique : Pierre Paulin navigue entre les paradoxes, y compris celui de recycler lui-même ses propres créations. Les maquettes ⁽²⁾ du projet *Residential Program* en attestent, puisqu'on y retrouve le clone de la bibliothèque à caissons, fabriquée avec les artisans du Mobilier national qui trônait à l'Élysée, le *Tapis-Siège* dont le premier prototype meublait son appartement de la rue des Ursulines. Ou encore la *Déclive*, chaise longue articulée, qui a connu plusieurs variantes depuis le salon des Arts ménagers de... 1966 ! Le design pionnier n'aurait-il donc pas de date de péremption ? C'est ce qu'a dû se dire aussi Louis Vuitton qui a choisi d'exhumer à Miami le projet *Residential Program* plus de quarante ans après sa création. Beau geste, mais il reste dorénavant à écrire l'acte III du rêve américain de Pierre Paulin : travailler avec Herman Miller⁽³⁾. Impossible de faire des paris sur l'avenir, mais Maïa Wodzislawska-Paulin laissait ouvertement entendre qu'une rencontre avec les équipes créatives d'Herman Miller pourrait avoir lieu à Milan pendant le Salone.

[1] Société fondée par Maïa Wodzislawska et Benjamin Paulin pour exploiter les archives Pierre Paulin et éditer des pièces inédites.

[2] Les maquettes originales du projet ont été rachetées à Herman Miller par le département design du centre Georges Pompidou et reproduites pour l'exposition «Playing with Shapes».

[3] Publiée dans *Pierre Paulin* de Catherine Geel (éd. Archibooks), une lettre de Robert Blaich (vice président du design et de la communication d'Herman Miller datée de 1972 montre que l'éditeur américain était prêt à racheter les droits d'auteur de cette bibliothèque au Mobilier national.



De haut en bas, de gauche à droite, maquette Herman Miller, 1972, *Plateau 5*; fauteuil *Mushroom*, 1960, Artifort, réédité en 2013 ; bibliothèque *Fil*, 1972, rééditée en 2015, Ligne Roset; *Tapis-Siège*, 1970, édité pour le projet «Playing With Shapes», Pierre Paulin Louis Vuitton-Design Miami; secrétaire mural, 1953, réédité en 2015, Ligne Roset.

ARCHIVES PIERRE PAULIN - LOUIS VUITTON & JULIEN OPPENHEIM - DR



Pierre Paulin lors de son voyage aux États-Unis, en 1972.

le rêve américain de pierre paulin

Ex-rédacteur en chef du magazine américain de design et architecture *Dwell*, Sam Grawe est aujourd'hui le directeur de la marque Herman Miller. Il revient sur la genèse du projet conçu par Paulin et les raisons de son échec.

Pierre Paulin rêvait de travailler avec Herman Miller et ne s'en est jamais caché. Comment Pierre Paulin est-il apparu sur le radar design de l'éditeur américain ?

Sam Grawe : Dans les années 70, Herman Miller cherchait à accroître son développement en Europe. Un partenariat avec le fabricant suisse Vitra avait été initié dès 1958 et, en 1970, le site de production de Bath, en Grande-Bretagne, a été construit. S'attaquer au marché européen supposait pour Herman Miller de produire des objets, signés par de nouveaux designers et de nouer des partenariats aussi bien avec des sociétés qu'avec des designers locaux [une association ou un rachat de la société hollandaise Artifort dont Pierre Paulin était le designer-star

faisait partie, semble-t-il, des diverses options étudiées à l'époque, ndlr].

Robert Blaich, alors vice-président du design et de la communication, avait la responsabilité de ce type de recherche en Europe et c'est lui qui a ainsi découvert Paulin, via Artifort, et prit contact avec lui. Le projet proposé par Pierre Paulin est apparu au moment où Herman Miller désirait renouveler ses collaborations avec les designers. Ray et Charles Eames, Georges Nelson et Alexander Girard [les références absolues du design moderniste américain avec qui la marque travaillait depuis les années 50, ndlr] étaient alors un peu passés de mode, et Bill Stumpf et Don Chadwick [les designers industriels à qui Herman Miller doit son succès commercial, le fauteuil de bureau ergonomique Aeron, ndlr] n'étaient pas encore vraiment entrés en scène.

Comment définiriez-vous le projet ?

Il faisait indéniablement écho à certains travaux qui avaient été montrés au MoMa dans le cadre de la mythique exposition sur le design italien : «Italie, le nouveau paysage domestique» : de nouvelles typologies de meubles, de nouvelles géomé-

tries et de nouvelles technologies qui synthétisaient alors l'aspiration à de nouveaux modes de vie.

On évoque souvent le premier choc pétrolier pour expliquer l'abandon du projet. Était-ce le cas ?

La crise a contribué à cet abandon, mais je pense que la vraie raison est plutôt qu'Herman Miller ait choisi de privilégier le développement et le marketing de son programme Action Office 2. La compagnie était alors en train de passer du statut de petit fabricant de meubles ciblant le marché résidentiel à celui du «contrat», forcément plus diversifié. Le chiffre d'affaires d'alors était incroyablement tiré vers le haut par ce nouveau marché, ainsi que par les ventes de panneaux et bureaux modulaires Action Office 2. N'oublions pas non plus que l'entreprise était cotée en bourse depuis 1970. Les actionnaires avaient leur mot à dire dans toute prise de décision et ils trouvaient trop risqué d'engager de lourds investissements pour un concept expérimental, imaginé par un nouveau designer pour le marché résidentiel, ce dernier ne représentant plus la cible prioritaire et le levier du business. ●